

Chapitre 8

Le nom imprononçable

Etrange idée que de dédier au pape un ouvrage destiné à faciliter l'enseignement du professeur de grammaire! C'est pourtant au grand Innocent III que Geoffroy de Vinsauf fait «hommage spécial de (son) petit livre» (*munus speciale libelli*, 2103). Et, parmi les nombreux personnages que met en scène la *Poetria nova*, le successeur de Pierre occupe assurément la place d'honneur: le prologue-dédicace trace de lui un portrait en majesté (v.1-42), l'épilogue lui adresse une humble requête (v.2070-2102); entre les deux, l'évocation de la «puissance de son verbe» aura servi à illustrer celle de la métaphore (v.906-911) et sa figure juste et clémente aura été mise en exergue au long récit de l'histoire du Salut (v.1284-1355). Quel est le sens d'un tel dispositif? Deux hypothèses contrastées viennent à l'esprit, qui seront une après l'autre explorées.

Papa nocens

Hugues de Trimberg, dans son *Registrum multorum auctorum*, présente la *Poetria nova* en ces termes:

«Geoffroy publia une *Nouvelle poétique* à l'intention de ceux qui veulent écrire selon les lois de la rhétorique, et afin de réconcilier le roi d'Angleterre avec le pape, en apaisant ce dernier par son livre. Car le roi en question, à ce qu'on dit, avait fait tuer Thomas, évêque de Cantorbéry.»¹

La chronologie du bibliographe est assurément défailante, le roi en faveur de qui intercède Geoffroy ne pouvant en aucun cas être Henri II, l'assassin de Becket, mort neuf ans avant l'élévation d'Innocent III au trône de Pierre, en 1198. Il n'en est pas moins vrai que les derniers vers de la *Poetria nova* associent l'offrande du livre à une requête:

¹ *Ganifredus rhetorice Novam Poetiam / Edidit scribentibus, et ut conciliaret / Papae regem Angliae per librumque placaret. / Nam idem rex, ut dicitur, Cantuarenses Thomam occidit praesulem* (cité par Faral 1924, p.31.).

Memor imprime menti:

- 2090 *Quando nocere potes, noli; satis est nocuisse
 Posse nocere. Nihil facias quod postmodo velles
 Non fieri, sed mens sit cauta praeambula facti.
 Nonne vides, si vera notes in principe nostro,
 Et Crucis est factus et Christi miles et ensis*
- 2095 *Totius Ecclesiae? Devotio talis amorem,
 Non odium, laudem, non culpam, praemia poscit,
 Non poenam. Toleres igitur, qui cetera vincis,
 Te vinci, vertique velis regemque reverti.
 Flos et apex cleri, solita dulcedine stillant*
- 2100 *Praedulces ex corde favi. Pro principe nostro
 Supplico. Sum minimus; es maximus. Attamen esto
 Flexilis, et sit ei melius ratione petentis.*

«Souviens-t'en bien:

Quand tu as le pouvoir de nuire, n'en aie pas le vouloir.
 C'est avoir nuï suffisamment que d'avoir le pouvoir de nuire.
 Que rien, par ton action, n'advienne que tu souhaiterais par la suite
 ne point avoir vu advenir, mais qu'une réflexion prudente
 ouvre la voie à ton action. Ne vois-tu pas que notre prince,
 si tu regardes en vérité, s'est fait soldat de la Croix et du Christ,
 et glaive de l'Eglise entière? Un tel dévouement
 veut l'amour, non la haine, l'éloge, non l'accusation,
 la récompense, non la punition. Supporte donc, toi qui vaincs toutes
 choses,
 de te vaincre et de revenir sur toi-même;
 laisse le roi venir à toi. Fleur et couronne du clergé,
 ton cœur distille à l'ordinaire la douceur du miel le plus doux.
 Pour notre prince je supplie. Je suis tout petit, toi très grand;
 laisse-toi cependant fléchir. Et qu'il obtienne sort plus digne
 eu égard à celui qui te prie.»²

(Poetria nova, 2089-2102)

Ces paroles conclusives, ou peu s'en faut – elles précèdent un second et bref envoi à Guillaume, évêque de Londres, maître des négociations entre la couronne anglaise et le Saint-Siège (v.2103-2120) –, placent d'un coup tout le poème sous un éclairage politique. On en avait, à vrai dire, déjà perçu des reflets, si les apostrophes à l'Angleterre et à la Normandie

² *ratione petentis* n'est pas facile à comprendre. Nous entendons *ratio* au sens de «compte» (que l'on tient de), de «considération» (due à); Gallo traduit le même mot «argument»; pour Nims, l'expression renvoie au roi «in his role of suppliant», ce qui nous paraît improbable. On peut encore faire de l'ablatif *ratione* le complément du comparatif *melius*: «que son sort vaille mieux que (ne le mériterait) la considération due à qui te supplie».

faisaient bien allusion au drame de l'interdit jeté sur le royaume. La chronologie de la publication de l'œuvre, entre 1208 et 1213, ayant été établie sans faille par Faral³, le prince en faveur de qui Geoffroy implore l'indulgence du pape ne peut être que le roi Jean – qui ne possède sans doute pas les mérites dont le gratifie le poète (v.2094-2095), mais le genre du panégyrique n'est guère regardant à ce genre de détail. La *Poetria nova* serait donc aussi (d'abord?) un écrit de circonstance. Son auteur aurait cherché à gagner la bienveillance du dédicataire en lui offrant son chef d'œuvre en manière de don propitiatoire, et en assortissant cette offrande de louanges exaltées. Le prologue en effet, tirant du vieux *topos* de sur-enchère le parti le plus extravagant, n'hésite pas à proclamer Innocent supérieur aux docteurs de l'Eglise, Augustin, Léon le Grand, Jean Chrysostome, Grégoire le Grand (v.15-16), et même aux apôtres Pierre et Jean (v.23-27)... L'explication est pourtant un peu courte, et ne rend nullement raison du choix par Geoffroy de son thème: pourquoi, encore une fois, confier à un traité de rhétorique, fût-il en vers, le soin de dénouer une crise politique et spirituelle majeure?

L'hypothèse toutefois mérite d'être approfondie. Qu'est-ce en effet que l'interdit, cette procédure d'autant plus solennelle et effrayante qu'elle est d'usage encore assez récent au début du XIII^e siècle et qu'Innocent III est sans doute de tous les pontifes celui qui l'appliquera avec le plus de rigueur? Une parole d'anathème⁴. Le pape, rappelle Geoffroy, est puissant par son verbe (*potens verbo*, 906), on comprendra: tire sa puissance de son verbe, capable de lier et de délier (*ibid.*: *si linguam solvat*, que l'on peut entendre, selon la prononciation du XIII^e siècle: *si linguā solvat*). L'office du rhéteur va être, en toute modestie, de lui enseigner à user selon les bonnes règles de cette parole supérieure à toute

³ Il se trouve quelques auteurs – Dronke 1984 (1973), p.21; A.G.Rigg, *A history of Anglo-Latin literature 1066-1422*, Cambridge: Cambridge UP, 1992, p.108 – pour situer la publication du poème entre 1200 et 1202. Ils se fondent en cela sur l'opinion de la traductrice Margaret Nims, formulée avec prudence («There is no strong reason for assigning a date after 1200-1202») et appuyée sur des arguments à nos yeux assez fragiles – dont le plus consistant est l'absence de l'adresse finale à Innocent III et à Guillaume de Londres (v.2085-2120) dans plusieurs manuscrits anciens et de bonne qualité (Nims 1967, p.11-12). L'étude critique de la tradition reste cependant, comme on l'a dit, encore à faire. Rien n'interdit de penser que la rédaction du poème ait été lente et progressive, et qu'il ait pu en circuler des versions provisoires, ce que d'ailleurs admet Nims («Revisions, additions were made as later as 1215», *loc.cit.*) Aussi, jusqu'à plus ample informé, nous en tiendrons-nous à la datation proposée par Faral sur la base d'une argumentation qui nous semble imparable (p.28-33).

⁴ Voir *supra*, ch.5 n.24. La lettre 15, 233 du régeste d'Innocent III, adressée par le pape à Jean Sans Terre en janvier 1212 (PL 216,col.771-772), manifeste toute la solennité et toute la sévérité de cet «acte de parole».

parole. Cette proposition outrecoûdante est soutenue par un certain nombre d'indices textuels. Ainsi, nul n'a jamais songé à se demander qui était le «tu» à qui le poète, du début à la fin de l'œuvre, adresse ses conseils. Bien entendu, le pronom a une certaine valeur de généralité: «tu», c'est le nom commun de l'élève, du lecteur quel qu'il soit. Mais c'est d'abord, grammaticalement, le nom propre de celui que le texte désigne comme son destinataire privilégié, donc le pape. Celui-ci confesse d'ailleurs, dans un monologue que lui prête notre auteur:

*Nondum decurso tempore multo,
Cor gessi sciolum, fuit os rude ...*

«Il y a peu de temps encore,
j'avais l'esprit d'un apprenti, mon éloquence était rustique».
(*Poetria nova*, 1317-1318)

Et, lorsque dans le même contexte, Geoffroy ouvre son évocation, par l'*ornatus facilis*, de la puissance pontificale sur les mots (on connaît l'importance des phrases liminaires):

Est papae leges sacras dictare.

«La fonction du pape, c'est d'édicter les lois sacrées,»
(*Poetria nova*, 1284)

on suspectera que le choix du verbe n'est pas tout à fait neutre. *Dictare*, au moyen âge, et singulièrement dans un traité de rhétorique, c'est d'abord «s'adonner à la composition littéraire (en vers ou en prose)». La *Poetria nova* enseigne à ses élèves les lois du *dictare*, et donc au pape son métier ...

Il n'est pas sûr, en effet, qu'il n'ait pas besoin de quelques leçons. Dans la supplique conclusive, Geoffroy enjoint au pape, avec une autorité assez brutale, de ne pas se hâter de sévir: «Qu'une réflexion prudente précède dans sa marche ton action» (*mens sit cauta praeambula facti*, 2092). Le même vers, à peu près, se rencontrait au tout début du poème (*mens discreta praeambula facti*, 52). Il était là question, on s'en souvient peut-être, des conditions générales du travail poétique, selon lesquelles une réflexion préalable doit précéder la mise en mots, la formulation de l'énoncé. Pour corriger sa hâte, le pape est invité à «faire retour sur lui-même» (*verti*, 2098); la «conversion» est par ailleurs le procédé grammatical le plus apte à conférer au discours élégance et propriété (v.1592-1764). Enfin, un rapprochement moins hasardeux et moins tenu assimile le pape à l'apprenti-poète: les clés, confiées par le Christ à saint Pierre – Mt 16,29: *ego tibi dabo claves caelorum*; cf.PN 1315: (*Deus*) *dat*

(*papae*) *claves regni caelestis* –, sont aussi l'attribut de l'écrivain, appelé à ouvrir les portes du banquet céleste du sens (v.109,1069-1074): *sis claviger ergo* (1073), lui intime Geoffroy.

Comment celui-ci s'y prend-il donc pour enseigner à son auguste élève les lois du *dictare*? En lui mettant sous les yeux l'exemple d'un *alter ego*. Le pape, on va le voir, est une figure christique. Or, le plus long des «poèmes dans le poème» (v.1284-1531) met en regard son image et celle du Fils de Dieu, dont l'œuvre rédemptrice a ouvert les portes des Enfers, brisant donc l'interdit et la damnation qu'il programme. Voilà le Verbe auquel Innocent III est appelé à conformer le sien. Vue ainsi, la *Poetria nova* est pédagogie d'une parole salvatrice.

Au-delà du langage humain

L'hypothèse qui vient d'être développée part du principe que le pape est capable de nuire (cf. v.2090: *nocere potes*)⁵. La vérité du rythme poétique semble d'ailleurs le confirmer: le nom d'*Innocens*, un crétique (- - -) ne saurait en aucun cas entrer dans l'hexamètre. Et si cette évidence linguistique avait une autre explication?

Le règne d'Innocent III (1198-1216) est sans doute le moment de l'histoire où la fonction pontificale a revêtu le prestige le plus haut et exercé la plus grande souveraineté. C'est à compter de cette époque que l'épithète de *vicarius Christi* (substitut du Christ), employé au vocatif au vers 2078 de la *Poetria nova*, est exclusivement référée à la personne du pape. Mieux encore: la réflexion ecclésiologique, couronnant une évolution amorcée dès le milieu du XI^e siècle, la définit désormais comme image vivante du Christ, participant comme lui des deux natures humaine et divine. Dans un sermon qu'il prononce pour la fête des saints Pierre et Paul, Innocent III est le premier à formuler explicitement cette identification⁶. Geoffroy lui emboîte le pas, en des termes un peu différents:

⁵ Jacques Dalarun nous rappelle opportunément que cette chartre de la féodalité que constitue la lettre 51 de Fulbert de Chartres à Guillaume V d'Aquitaine (v.1021) fait du *non nocere* la pierre de touche des rapports entre suzerain et vassal. Ainsi, lorsqu'il se soumet à Innocent, Jean sans Terre s'engage à *non laedere* les prélats anglais (*Regesta epistularum Innocentii III*, ep.16, 76 du 13 mai 1213, PL 216, col.876-878). Si, comme le suggère encore Dalarun, cet acte d'allégeance doit se lire à l'horizon d'attente de notre poème, il faudrait repousser la date de publication de celui-ci à 1213, ce qui n'a rien d'incompatible avec les autres critères internes de datation.

⁶ Voir A.Paravicini Bagliani, *Le corps du pape* (trad.fr.), Paris: Seuil, 1997, p.77 (*vicarius christi*) et 87-88 (la double nature).

... *maxima rerum,*
Non Deus es nec homo: quasi neuter es inter utrumque,
Quem Deus elegit socium. Socialiter egit
Tecum, partitus tibi mundum; noluit unus
 2075 *Omnia, sed voluit tibi terras et sibi caelum.*

«... toi, le plus grand des êtres,
 tu n'es ni Dieu ni homme, ni l'un ni l'autre mais entre les deux,
 toi que Dieu a choisi pour allié. Il t'a traité en allié,
 en partageant le monde entre vous deux: il n'a voulu
 tout avoir à lui seul, mais a voulu pour toi la terre, pour lui le ciel.»
 (Poetria nova, 2071-2075)

A l'opposé du Christ Dieu et homme, mais au point où l'on dit que les
 contraires se touchent, le pape, entre les deux natures, est un être inouï.
 Et, comme la naissance du Christ bouleverse l'ordre de la nature, l'élec-
 tion d'Innocent ébranle le cours usuel des choses, ce que traduit l'usage
 rhétorique du *topos* du monde à l'envers:

... *O quam*
 1310 *Mira Dei virtus! Quam magna potentia! Quantus*
Sum! Quantillus eram! Subito de stipite parvo
In cedrum magnam crevi. Deus ille deorum
Magnificavit opus proprium: sub flore juventae
Me voluit caput esse senum. Mirabile donum!
 1315 *Dat juveni claves regni caelestis et orbis*
Imperium. Nondum decurso tempore multo
Cor gessi sciolum; fuit os rude, posse pusillum.
Jam cor et os et posse meum sic extulit et sic
Praetulit hoc aliis, ut sim stupor unicus orbis.

«Admirable puissance de Dieu! Sublime pouvoir! Que je suis grand!
 Comme j'étais petit! En un instant, d'une modeste souche,
 me voici devenu un grand cèdre. Le dieu des dieux
 a magnifié sa créature: dans la fleur de la jeunesse,
 il a voulu faire de moi le chef des vieillards.

Admirable présent! Il donne à un jeune homme les clés du royaume
 céleste

et l'empire sur l'univers. Il y a peu de temps encore,
 j'avais le cœur d'un apprenti, ma parole était fruste, mon pouvoir
 minuscule.

Il a maintenant à ce point exalté mon cœur et ma parole et mon
 pouvoir

et m'a tant élevé par-dessus tous les autres
 que je suis objet sans égal de stupeur pour le monde.»

(Poetria nova, 1309-1319)

N'allons pas chercher dans ce monologue prêté au pape de référent historique ou biographique. Certes, appelé à succéder à l'octogénaire Célestin III, Lothaire de Segni pouvait par contraste faire figure de jeune homme. Mais à trente-huit ans, l'âge qu'il avait lors de son élection, on est alors un homme mûr; et quand il se voit dédier la *Poetria nova*, il a atteint la cinquantaine⁷. Ce que donne à voir l'image des vers 1310-1314, c'est l'enfant Jésus parmi les docteurs de la loi (Lc 2,41-50), ce qu'elle suggère, c'est la figure symbolique du *puer senex*, que nous ne tarderons pas à retrouver. A la lumière de ces allusions, on a compris sous quels traits notre auteur entendait dépeindre le pape: ce sont ceux de l'*homo novus* d'Alain de Lille, doué par Jeunesse de ses prestiges, tout en restant exempt de ses frivolités (*Anticlaudianus* 7,92-109)⁸, et destiné à apporter au monde fraîcheur et renouveau. Quel est en effet ce pouvoir que Dieu lui-même a dévolu au pape? Celui de rajeunir le monde. «Tout ce que tu auras délié sur cette terre sera aussi délié dans le ciel» (Mt 16,29). Autrement dit, la capacité de guérir l'univers de ses souillures. Aussi le pontife est-il défini au vers 1344 comme *physicus et pastor*, «médecin et pasteur»⁹.

Geoffroy, on s'en souvient, a déjà employé une fois le mot *physicus*. Au moment de lui enseigner les vertus de l'*ornatus*, il enjoignait au poète: *sis physicus et veteranum / redde novum*, «sois médecin et de ce vieillard (sc. le mot) fais un jeune homme» (v.762-763). Le médecin de l'âme et celui du verbe échangent ainsi leur pouvoir: l'art d'écrire s'identifie à celui de purifier l'homme. Contrairement à ce qu'une lecture hâtive nous faisait écrire il y a quelques pages, le pape n'est pas l'apprenti du rhéteur, il est son modèle et son maître. Détenteur du pouvoir des clés, il a de ce fait même accès, de façon souveraine et innée, aux arcanes du langage poétique, défini comme clé capable d'ouvrir au sens les serrures du cœur (v.1069-1070).

Le travail créateur de la poésie, déclaraient après Horace les premiers vers de la *Poetria nova*, est le fruit d'une triple opération: d'abord la conception d'ensemble du sujet, élaboré avec sagesse et discernement (*opus totum prudens ...contrahe*, 58-59); puis son organisation par

⁷ Noter en outre que les papes sont promis par la tradition à une mort précoce: ils ne sauraient dépasser «les années de Pierre», soit un règne de vingt-cinq ans (Paravicini Bagliani, *op.cit.*, p.21-36).

⁸ V.92-96: *Munera leticie largitur grata Iuventus, / Et quamvis huius soleat lascivia semper / Esse comes, deponit eam moresque severos / Induit atque senis imitatur moribus evum: / In senium transit morum gravitate Iuventus* (éd. Bossuat, p.159).

⁹ On remarquera qu'Innocent III se définit lui-même comme médecin, lorsqu'il écrit au roi Jean: *Gaudemus (...) quod adeo tibi nostra medicamina profecerunt ut tua per illa sanasse vulnera videamur* (*Reg.epist.Innocentii III*, ep. XVI, 130 du 30 octobre 1213, *PL* 216, col.922c).

l'intelligence (*cum res digesserit ordo ...*,60); enfin, la mise en mots (*materiam verbis veniat vestire poesis*, 61). La personne du pape possède à un degré éminent les trois qualités permettant de mener à bien les étapes successives de cette entreprise, ainsi qu'une quatrième:

*Pater ergo, vicarie Christi,
Me totum committo tibi, sapientia cujus
2080 Ut fons scaturiens, rationis acumen ut ignis
Scintillas jaciens, velox facundia tanquam
Torrens praerapide currens, et gratia mira est.*

«O père, vicaire du Christ,
tout entier je me confie à toi, dont la sagesse semble
une source bouillonnante, le fil de la raison
un feu jetant des étincelles, l'éloquence abondante
un torrent au cours impétueux – et la grâce admirable».
(*Poetria nova*, 2078-2082)

L'«art pontifical» est donc bien figure transcendante de l'art poétique: il conjoint la sagesse qui invente, la raison qui ordonne et la parole qui orne – série qui peut-être renvoie aussi à l'existence trinitaire de Dieu Père, Esprit et Fils – en vue de produire ce «surplus» qu'on appelle la grâce. *Gratia*, le mot est à entendre, ici comme chez Baudoin de Cantorbéry, à la fois au sens spirituel, la rédemption des hommes, moral, la faveur accordée au poète et à sa requête, ... et esthétique¹⁰. Mais comment dire la grâce? On est là aux frontières de l'expression humaine:

*Omne quod humanum transcendis¹¹ dicere vellem
Plene, sed res est longe facundior ore.*

«Je voudrais dire à fond que tu transcendes tout ce qui
est humain, mais la matière (*sc.* la *res* que dénote
ton éminence) est de beaucoup plus éloquente que ma bouche».
(*Poetria nova*, 2083-2084)

Nous voici donc au seuil de l'ineffable qu'essayaient déjà de cerner les tout premiers vers du poème:

¹⁰ Nous renvoyons ici, d'après Edgar de Bruyne (de Bruyne 1946, 3, p.49), au septième *Traité spirituel* de Baudoin de Cantorbéry (par ailleurs dédicataire de l'*Iliade* de Joseph d'Exeter), qui, à propos de la salutation angélique, distingue *gratia honoris*, *gratia favoris* et *gratia decoris* (PL 204, col.469-473).

¹¹ Petit problème de texte: les lectures de Faral (*transcendes*) et de Gallo (*transcendens*) ne nous semblent ni l'une ni l'autre satisfaisantes. D'où notre correction.

*Papa stupor mundi, si dixerō: «Papa Nocenti»,
 Acephalum nomen tribuam; sed, si caput addam,
 Hostis erit metri. Nomen tibi vult similari:
 Nec nomen metro, nec vult tua maxima virtus
 5 Claudi mensura. Nihil est quo metiar illam:
 Transit mensuras hominum, Sed divide nomen,
 Divide sic nomen: «In» praefer, et adde «nocenti»,
 Efficiturque comes metri. Sic et tua virtus
 Pluribus aequatur divisa, sed integra nulli.
 10 Egregius sanguis te confert Bartholomaeo,
 Mite cor Andreae, pretiosa juventa Johanni,
 Firma fides Petro, perfecta scientia Paulo,
 Ista simul nulli. Superest de dotibus una,
 Quam nulli fas est attingere: gratia linguae.
 15 Augustine, tace! Leo papa, quiesce! Johannes,
 Desine! Gregori, subsiste! Quid eloquar omnes?
 Esto quod in verbis aut hic aut ille sit ore
 Aureus et totus resplendeat: os tamen ejus
 Impar est, orisque tui praejudicat aurum.
 20 Trans homines totus: ubi corporis¹² ista juvenus
 Tam grandis senii, vel cordis tanta senectus
 Insita tam juveni? Quam mira rebellio rerum:
 Ecce senex juvenis! Fidei sub tempore primae
 Cum Dominus Petro praeferret amore Johannem,
 25 Papatu Petrum voluit praeferre Johanni.
 In te, Papa, modo nova res his accidit annis,
 Papa senex Petrus, et papa juventa Johannis.
 Suntque tui quales talem decuere: relucet
 Et circumlucet papam quasi sidera solem.
 30 Tu solus mundo quasi sol, illi quasi stellae,
 Roma quasi caelum. Me transtulit Anglia Romam
 Tanquam de terris ad caelum, transtulit ad vos
 De tenebris velut ad lucem. Lux publica mundi,
 Digneris lucere mihi; dulcissime rerum,
 35 Dulce tuum partire tuo. Dare grandia solus
 Et potes, et debes, et vis, et scis: quia prudens,
 Scis; quia clemens, vis; quia magnus origine, debes;
 Et quia papa, potes. Quia talis es et quia tantus,
 Hic mens subsedit, cum fecerit undique gyrum,
 40 Inque suis dandis te praetulit omnibus unum:
 Totum posse suum tibi destinat. Accipe, magne,
 Hoc opus exiguum, breve corpore, viribus amplum.*

¹² Pour des raisons métriques autant que syntaxiques, nous maintenons la leçon de Faral (*corporis*) contre celle de Gallo (*corpus*).

O pape, objet d'ébahissement pour le monde¹³, si je dis les mots:
«pape nuisant»¹⁴,

je te donne un nom acéphale; mais si je lui remets sa tête,
il sera l'ennemi du mètre. C'est que ton nom entend refléter ton
image:

de même qu'il ne veut être enclos dans des bornes, ne le veut pas
non plus

l'excellence de ta vertu. Nul moyen de la mesurer:
elle transcende les humaines limites. Mais fragmentez le nom,
fragmentez-le ainsi: placez d'abord «in», puis ajoutez «nocent»,
vous le ferez ami de la métrique. Et ainsi ta vertu
pour peu qu'on la fragmente, est égalée par bien des autres –
si elle est prise comme un tout, aucune ne la vaut.

Barthélemy t'est comparable par la noblesse de son sang,
André par sa douceur de cœur, Jean par l'éclat de sa jeunesse,
Pierre par la fermeté de sa foi, Paul par l'éminence de son savoir,
aucun pour la réunion de ces qualités. Il est en outre un don unique
selon lequel nul n'a pu (t') approcher: le charme de la parole.

Augustin, fais silence! pape Léon, en paix! toi, Jean,
restes-en là! Grégoire, ne va pas plus loin! A quoi bon les nommer
tous?

Admettons que pour l'éloquence, l'un ou l'autre soit
«bouche d'or», qu'il en fulgure tout entier. Cette bouche pourtant
n'est pas à la hauteur et fait injure à l'or de ta parole.

De tout ton être tu surpasses l'humanité: où trouver jeunesse de corps
jointe à vieillesse si auguste, si grande vieillesse dans le cœur
grandie dans un homme aussi jeune? Admirable révolution de
l'univers:

voici un jeune homme – vieillard! Dans les premiers temps de la foi,
quand le Seigneur donnait dans son amour la préséance à Jean sur
Pierre,

¹³ *Stupor mundi*: il est piquant de constater que l'épithète sera peu après appliquée à l'ennemi farouche de la papauté, Frédéric II.

¹⁴ La traduction échoue à rendre ici le jeu sur les mots, qui fait coïncider le vocatif de **Nocentius* avec le datif de *nocens*. C'est Jacques Dalarun, encore, qui nous souffle que l'on peut tirer parti de cette ambiguïté et, analysant *nocenti* comme un datif, comprendre le premier vers: «si je te parle, pape, [comme à quelqu'un] de nuisant...» Ce qui l'amène à gloser l'incipit: «Si tu perds la tête, tu es une nuisance terrifiante (*stupor* en mauvaise part); si tu reprends tes esprits, tu es merveilleux (*stupor* en bonne part), mais au risque de la démesure (*hostis erit metri*, v.3)». Le passage serait alors à déchiffrer, selon la perspective politique développée par la première partie de ce chapitre, comme une allusion à la doctrine de la *plenitudo potestatis*, qu'Innocent ne contribue pas peu à élaborer. Nous devons cependant avouer nos réticences vis-à-vis de cette interprétation subtile, peu soutenue par la sémantique historique (le moyen âge ne connaît pas la métaphore «perdre la tête» au sens de «déraisonner»).

il donna dans la charge papale la préséance sur Jean à Pierre.
 En toi, ô pape, un événement inouï est advenu de notre temps:
 pape est le vieillard Pierre et pape Jean en sa jeunesse.
 Et tes proches sont dignes d'un tel homme: ils resplendent
 et entourent de leur splendeur le pape comme les astres le soleil.
 Tu es seul en ce monde comme (est seul) le soleil, eux sont pareils
 à des étoiles,
 et Rome se compare au ciel. L'Angleterre en m'envoyant à Rome
 m'a envoyé
 de terre jusqu'au ciel, en m'envoyant chez vous me fit passer
 des ténèbres à la lumière. Lumière universelle du monde,
 donne-moi part à ta douceur. Conférer le sublime, toi seul
 et le peux et le dois et le veux et le sais: étant sage, tu sais,
 clément, tu veux, noble, tu dois,
 et comme tu es pape, tu peux. C'est parce que tu es si noble et si grand
 que l'esprit fait halte sur ton seuil, après avoir vagabondé de toutes
 parts
 et que toi seul, au moment d'offrir ce qui lui appartient, il te met
 au-dessus de tout.
 Il te dédie tout son pouvoir: reçois, grandeur,
 ce petit livre, exigü dans corps, vaste par sa puissance.
 (Poetria nova, 1-42)

Ces quelques vers de dédicace portent en germe le projet entier de la *Poetria nova*. Qui renverse terme pour terme celui de la *Poetria vetus* d'Horace. Ce dernier, d'entrée de jeu, vouait à l'opprobre et à la dérision toute tentative de décrire le monstre au beau visage de femme et au corps noir et écaillé – la Gorgone au regard qui fige. Pour Geoffroy, il s'agit de dire un objet tout aussi «stupéfiant», cet *Innocens* que refuse le mètre et qui semble aussi se situer au-delà de toute formulation poétique possible. Si le texte s'emploie pourtant à l'énoncer, c'est en recourant aux recettes éprouvées de la rhétorique cicéronienne, c'est-à-dire en pratiquant la *divisio*: il a la noblesse de Barthélemy, la bonté d'André, la jeunesse de Jean, la foi de Pierre et la science de Paul. La rhétorique ne parvient pas pour autant à ses fins, car il y a un reste, un «surplus» (*superest*, 13), la *gratia linguae* (v.14), dont nous venons de parler. Et de celle-ci, on ne peut donner l'idée qu'au moyen des négations de la théologie apophatique: elle n'est pas celle d'Augustin, ni celle de Léon, ni celle de Grégoire, ni même celle de «Bouche d'or».

Et c'est ainsi qu'ayant épuisé les ressources de la parole humaine, on entre dans le domaine du *trans* (v.20). La préposition s'interprète de double façon:

– elle dénote d'abord dépassement. Le nom du pape le situe au-delà des lois de nature, de l'humanité ordinaire. Et le voici identifié à cet autre monstre éblouissant, le *puer senex*, qui réunit en sa personne le pouvoir

exercé par Pierre et le désir que Jean suscite (v.20-27)¹⁵. Cette figure de vieillard aux traits juvéniles qui hante les visions apocalyptiques inaugure, on l'a dit, les temps de l'*homo novus*. L'avènement d'un univers paradisiaque, celui de l'Adam coupable régénéré en Innocent, est ici traduit par une grandiose évocation cosmique, qui de la cour romaine fait un empyrée (v.28-31). Edgar de Bruyne a montré admirablement pourquoi et comment les XII^e et XIII^e siècles voyaient le triomphe d'une esthétique de la lumière. C'est la contemplation éblouie du ciel transféré sur la terre qui a pour Geoffroy ouvert la voie à l'inspiration.

– car *trans* suggère aussi voyage. On se souvient que la métaphore, *transsumptio* ou (v.956) *translatio*, est par notre auteur définie comme pérégrination du mot vers «une demeure de plaisance» (*sedes placens*, 766). Le voyage de Geoffroy – *me transtulit Anglia Romam*, 31 – d'Angleterre, région maudite frappée par l'interdit, à Rome, la patrie des anges, reproduit la démarche de toute poésie, s'arracher aux ténèbres bourbeuses de ce monde pour retrouver, dans sa splendeur toujours nouvelle, le lieu idéal des archétypes.

C'est ainsi que l'image terrestre du Verbe incarné, le pape, répand sa lumière sur le clerc gyrovague (*gyrum*, 39) et le fait participer de sa douceur (v.33-35). La douceur, elle est pour Horace la qualité suprême de la poésie:

*Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunt
Et, quocumque uolent, animum auditoris agunt.*

«Ce n'est pas assez que les poèmes soient beaux; ils
doivent être doux et conduire à leur gré l'esprit de l'auditeur.»
(*Ars*, 99-100)

A-t-on enfin compris pourquoi la poésie devait se faire rhétorique?

* * *

Le pape est l'élève du rhéteur, et de ce fait le rédempteur que l'on attend. Le pape est la figure incarnée du Verbe, et de ce fait la source de l'art de rhétorique. Voilà, selon nous, les deux clés possibles de l'intrigue que dessine la *Poetria nova*. Nous n'essaierons pas de les concilier. Dans

¹⁵ On croit voir ici annoncées, en plus lisible, les analyses de Pierre Legendre sur le pouvoir du pontife, «générateur de la Parole» (*L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Paris: Seuil, 1974, notamment les p.64-71).

le dernier chapitre du *Crime de l'Orient-Express*, Hercule Poirot offre aux juges désignés par les circonstances – et aux lecteurs d'Agatha Christie – deux solutions distinctes de l'énigme qu'il avait mission d'élucider. La première est marquée au coin de la raison et de la vraisemblance, mais repose sur des approximations; la seconde, seule apte à conférer une signification à tous les indices, est vraie, mais insensée ... M'autorise-t-on à laisser mes lecteurs, et juges, face au même genre de choix?